

Mai, vive la liberté avec **Charlotte Aillet**



Amandiers en Palestine © Charlotte Aillet 2015

Charlotte Aillet œuvre à la promotion de la culture à Jérusalem, pour l'Institut Français. J'ai hésité à la choisir comme sujet. Elle n'était pas sûre, non plus, de correspondre aux profils majoritairement créatifs présentés jusqu'à présent. Car si elle œuvre pour la culture, elle travaille derrière le décor. Elle promeut, et en principe, n'apparaît pas.

Culture, Jérusalem, Palestine, oulala, comment aborder son présent? Sujet qui brûle, et malgré un territoire en souffrance au thème largement relayé par les médias, je n'y connais finalement pas grand-chose. Je n'ai jamais foulé le sol ni d'Israël ni de Palestine. Et je ne veux même pas émettre une once d'avis sur des conflits que je ne maîtrise pas. Je me souviens juste oh combien il était difficile pour les architectes de Gaza, de m'envoyer leurs projets lorsque je m'occupais du concours de la nouvelle architecture arabe. Occasion pourtant offerte par la CA'ASI, au lendemain du printemps arabe, de s'exercer à la construction ou la reconstruction.

Alors nous avons toutes les deux pris notre temps dans l'élaboration de ce travail. Elle pour l'interview, moi pour la rédaction. Et nous y sommes arrivées.



Je crois.

Elle a conclu son interview me disant que «nous» manquions d'exigence, que «nous» descendions actuellement très bas dans la considération politique de la culture. Et pourtant lui ai-je répondu, «nous» n'avons jamais eu autant d'outils de diffusion? Oui mais demeure l'urgence à diffuser la culture.

Pour la liberté.

Elle me parle du travail de l'artiste palestinienne vivant à Gaza, Nidaa Badwan, ses «100 jours de solitude» œuvre emblématique, expression d'un enfermement forcé, d'un avenir limité aux mètres carrés d'une chambre, d'une jeune artiste coincée entre le Hamas et Israël. Quand les justiciers se confondent avec les bourreaux, que tout est réduit à l'enfermement et que la vie devient une descente aux enfers...

Charlotte Aillet s'est construit un devoir de résistance culturelle, qui l'a mené aujourd'hui là où l'enfermement devient paroxystique.

Comment ignorer ce courage à aller voir là où ça fait mal?

Elle a grandi à la campagne, choix de ses parents, fait du théâtre pendant sept ans et après le baccalauréat est entrée en faculté dans une filière linguistique. Première grande résistance, elle n'y reste que trois mois. Car dans ces prémices de la vie étudiante, avec ses amis de longue date, germe l'idée d'un collectif en pleine nature, dans les bois de la ferme familiale.



Vue de Palestine © Charlotte Aillet 2015



Image 3 de la série 100 days of solitude © Nidaa Badwan 2015

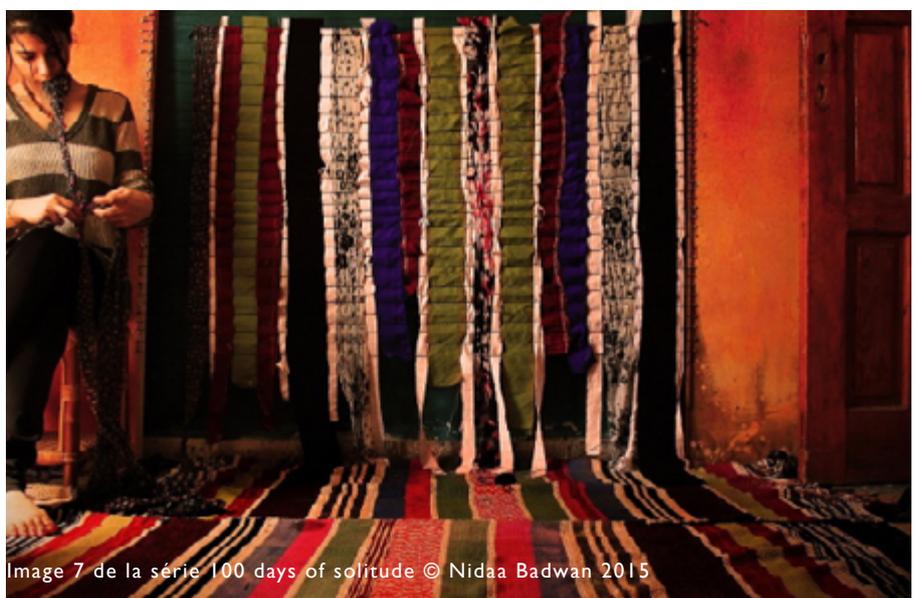


Image 7 de la série 100 days of solitude © Nidaa Badwan 2015



Armé d'une conscience organisationnelle, le collectif «le Ventre», avec l'idée de la matrice, est créé. Il réunit une vingtaine de personnes. Il perdure 10 ans et permettra d'organiser, entre autre, trois résidences d'été dans ces bois. «Il y avait le désir de faire ensemble. Dans la réalité, les choses se sont avérées très différentes. Des décalages se sont créés. Mais à partir de cette expérience, je me suis dit je veux travailler avec des artistes» raconte Charlotte Aillet.

Parallèlement elle est embauchée à Toulouse dans une association organisatrice de spectacles culturels pluridisciplinaires, mais les moyens y sont précaires. Elle enchaine alors un stage dans la société de production de spectacle Blue Line Production (société ayant produit la chanteuse talentueuse et très actuelle Anne Sila), stage qui aboutit à une embauche. Elle y reste 1,5 an puis, soif de découverte oblige, part au Canada ou, dans son for intérieur, son désir d'acquérir un bagage universitaire s'intensifie. Elle écourte alors son séjour canadien, revient en France et retourne sur les bancs de la faculté, de Poitiers tout d'abord ou elle obtient une licence Administration Publique, puis à Arles (Université d'Aix-Marseille) ou elle décroche un Master I en Administration Culturelle. Elle enchaine un autre stage à l'Alliance Française à Barranquilla en Colombie, association de droit local jouissant d'un peu d'autonomie.

De retour, elle enchaine un Master II «Direction de projets artistiques et culturels internationaux» à l'université de Lyon, pour atterrir toujours en stage dans une petite communauté de communes de Bourgogne, lui confiant la mission d'un diagnostic culturel de territoire et dont l'objectif est de développer une politique culturelle communautaire. Elle y fera, entre autre chose, l'important constat de la fuite des jeunes.

De la France profonde, elle s'inscrit sur le site Civiweb pour partir en tant que volontaire international. Dans le domaine de la culture, les postes sont rares. Elle figure bientôt sur la «Short List» d'un poste de chargé de programmation culturelle à l'Institut Français de Jérusalem ...qu'elle finit par décrocher. Cela ne m'étonne guère. Elle a su rebondir d'un lieu, d'une culture à l'autre. Aujourd'hui elle y organise avec sa direction environ six évènements par mois, cela dépend des opportunités, des besoins, des thématiques. Dans un esprit de réseaux, avec ses collaborateurs, elle coordonne le cinéma pour les Instituts français en Territoires Palestiniens, s'occupe du festival du film franco-arabe...

Elle me raconte les enjeux politiques forts véhiculés par les instances françaises de Jérusalem. Elle me dit son souhait de continuer à défendre un service public. Elle exprime son fantasme de créer un lieu de résistance et de résidence.

De mon côté je me dis qu'à un moment donné les bords politiques les plus opposés se rejoignent dans la souffrance qu'ils imposent, que le processus d'enfermement est le même dans tous les cas et que c'est effectivement cette liberté qu'il nous faut défendre absolument.

Au côté de «ses» artistes, je souhaite à Charlotte Aillet les résistances les plus éclairés, face à la misère culturelle qui frappe presque partout.

Charlotte Depondt

